



N° 16, 2022

RILUNE — Revue des littératures européennes

“La Belgique au prisme des langues :
bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction”

MICHELE MORSELLI
(UNIVERSITÉ DE BOLOGNE)

La « belgité » du lecteur de *La Question humaine* de François Emmanuel

Pour citer cet article

Michele Morselli, « La “belgité” du lecteur de *La Question humaine* de François Emmanuel », dans *RILUNÉ — Revue des littératures européennes*, n° 16, *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*, (Catia Nannoni, dir.), 2022, p. 106-122 (version en ligne, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR L'article analyse le rôle du bilinguisme dans *La Question humaine* (2000) de François Emmanuel : la présence de termes germanophones dans le texte francophone ne constitue pas seulement un enjeu formel du texte, mais en détermine l'effet de lecture, engageant le public dans le même procédé hallucinatoire dont sont victimes les personnages. Certains termes-clé étant accompagnés de leur correspondant allophone, le lecteur est invité à superposer le vocabulaire des circulaires d'entreprise en français avec les documents relatant les *pogrom* des SS en allemand, jusqu'au point d'identifier un contexte d'énonciation avec l'autre. Cependant, cet effet s'adresse à un public privilégié, cible du projet civil inscrit dans l'usage du bilinguisme dans *La Question* : le lectorat belge francophone. Dans ce cadre national, la pluralité des langues correspond à une mémoire historique de l'Occupation qui est, encore aujourd'hui, polarisée et instrumentalisée. Projetée dans une perspective civile, *La Question* constituerait une invitation aux lecteurs belges francophones à dissocier l'Autre linguistique de l'Autre historique. Le texte se proposerait ainsi de soigner le traumatisme collectif de l'Occupation compromettant encore la tenue identitaire du pays.

Mots-clés : bilinguisme, François Emmanuel, *La Question humaine*, identité, Shoah.

EN The article analyses the role of bilingualism in *La Question humaine* (2000) by François Emmanuel : the presence of Germanophone terms in the Francophone text is far from being just a formal feature, deeply affecting the reading effect through the engagement of its public in the same, hallucinatory process experienced by the characters. Some specific terms being accompanied by their allophone correspondent, the public is invited to superpose the French business-like vocabulary of a company notes with the technical, German euphemisms occurring in 1941's SS reports of anti-Semitic massacres, to the point of identifying one discursive context with the other. In this perspective, Belgian readers represent Emmanuel's privileged public : in this national context, still nowadays plurilingualism often overlaps the polarisation of historic identities and memory of the Occupation. Projected onto a civil perspective, *La Question* would thus represent an invitation to the Belgian francophone readers to dissociate the linguistic Other from the historical otherness, to heal the wounds that still compromise the soundness of the Belgian national identity.

Keywords : bilingualism, François Emmanuel, *La Question humaine*, identity, Shoah.

MICHELE MORSELLI

La « belgité » du lecteur de *La Question humaine* de François Emmanuel

Introduction : (re)lire la « belgité »

Dans sa lecture du *Tueur mélancolique*¹, Anna Soncini Fratta a adopté le concept de « belgité »² pour cueillir l'essence stylistique et lexicale de l'écriture de François Emmanuel. Cette contribution ne constitue qu'une des pièces d'une mosaïque plus vaste, que Soncini a consacrée à la définition d'un dénominateur commun pour la littérature belge au sein de la francophonie.

Cependant, nous nous interrogeons sur l'élargissement du concept de « belgité » au-delà de la forme textuelle, en étendant ce paradigme à la réception du texte. Dans cette perspective, la « belgité » constituerait moins une caractéristique intrinsèque du discours qu'une capacité interprétative spécifique d'un certain lectorat, homogène quant à la langue et la culture. Nous nous proposons ainsi de considérer l'identité du lecteur – dans ce cas, belge francophone – comme un procédé opératoire, sinon central, dans la réception d'un récit comme *La Question humaine* de François Emmanuel³, dont la publication suit d'à peine cinq ans celle du *Tueur*. Bien que la Belgique soit absente dans *La Question*⁴, nous désirons tracer une parabole dans l'œuvre d'Emmanuel, où la « belgité », sublimée au point de se faire compétence de lecture, demeure néanmoins une condition *sine qua non* pour saisir le fonctionnement du texte.

Le déplacement de la « belgité » dans le système communicatif de la narration nous paraît souhaitable en raison de la souplesse des mécanismes de réception textuelle à l'échelle globale. D'abord, la traduction et la circulation mondialisées des récits font du cloisonnement des littératures dans des *boîtes* nationales ou super-nationales (y compris le concept de « littératures francophones ») un outil de catégorisation

¹ François Emmanuel, *Le Tueur mélancolique*, Paris, Éditions de la Différence, 1995.

² Voir Anna Soncini Fratta, « Tradurre l'invisible : la Belgité in *Le Tueur mélancolique* di François Emmanuel », dans Graziano Benelli et Manuela Raccanello (dir.), *Tradurre la letteratura. Studi in onore di Ruggero Campagnoli*, Firenze, Le Lettere, 2012, p. 165-176.

³ François Emmanuel, *La Question humaine*, Paris, Stock, 2000.

⁴ Si *Le Tueur mélancolique* se déroule dans une métropole anonyme et mondialisée, une Babel de cultures caricaturées, *La Question humaine* se situe en banlieue parisienne, dans la filiale française d'un groupe industriel allemand, la SC Farb.

ayant des problèmes de légitimité depuis longtemps⁵. François Emmanuel lui-même est un écrivain belge dont les textes sont publiés en France et distribués dans le monde entier. Traduit en quinze langues différentes⁶, *La Question humaine* est le résultat de modèles tout à fait affranchis du contexte littéraire national, et sa retombée médiatique dépasse largement les frontières de la Belgique.

D'ailleurs, il nous paraît impossible de réduire le lectorat à une abstraction théorique et neutre, telle que l'envisageait Van Dijk⁷. Les connaissances partagées par la communauté d'appartenance figurent au premier rang parmi les éléments cadrant la compréhension du récit, spécialement dans un pays à la dimension linguistique et culturelle plurielle comme la Belgique⁸.

Après avoir commenté la représentation du bilinguisme dans la *Question*, récit en français intégrant une série de termes allemands, nous nous proposons de mettre en valeur comment la coprésence de deux langues dans le texte engage le lecteur dans une hallucination identitaire associable à celle accablant les personnages du roman. Pour finir, nous verrons que cet effet de lecture trouve sa cible privilégiée dans le lectorat belge francophone : le rapport trouble de la Belgique face à l'Occupation et la coexistence de narrations historiques opposées selon la communauté linguistique de provenance fait de la « belgité » du lecteur une condition

⁵ Voir Jean-Marie Klinkenberg, « La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie littéraire », *Littérature*, vol. 44, 1981, p. 33-50.

⁶ Voir la rubrique « Biographie », François Emmanuel, <http://www.francoisemmanuel.be/biographie/>. [Dernière consultation : 30/10/2021]

⁷ Voir Teun Van Dijk, « Le texte : structures et fonctions. Introduction élémentaire à la science du texte », dans Aron Kibedi Varda (dir.), *Théorie de la littérature*, Paris, Picard, 1981, p. 63-93.

⁸ Bien que le contexte linguistique belge soit plurilingue (francophone, néerlandophone et germanophone), au cours de cette contribution nous n'allons envisager que le bilinguisme issu de l'opposition qui, dans la *Question*, sépare le français des intrusions germanophones. La complexité d'opérer sur un texte bilingue en se référant à un contexte trilingue peut être allégée – nous croyons – sans risques de simplification indue, en considérant la transparence relative du lexique germanophone pour le lectorat néerlandophone de *La Question humaine*. L'auteur de cet article n'étant pas néerlandophone, il tient à remercier Marco Prandoni, professeur de littérature néerlandaise à l'Université de Bologne, pour ses expertises. Pour plus de renseignements concernant le contexte linguistique belge, voir par exemple Peter Machonis, « Aperçu de la situation linguistique en Belgique et en Suisse », *The French Review*, vol. 81, *La Belgique et la Suisse*, 2008, p. 1135-1152, et Clide Thogmartin, « Belgium, Switzerland and Luxembourg : How French Fits In », *ibid.*, p. 1119-1134 ; Michel Francard, « Variation diatopique et norme endogène. Français et langues régionales en Belgique francophone », *Langue française*, vol. 167, *Le Français au contact des langues : histoire, sociolinguistique, didactique*, 2010, p. 113-126. Pour un aperçu transdisciplinaire du plurilinguisme, voir Hervé Adami et Virginie André (dir.), *De l'idéologie monolingue à la doxa plurilingue : regards pluridisciplinaires*, Bern, Peter Lang, 2015 ; Lorenza Mondada et Luci Nussbaum (dir.), *Interactions cosmopolites : l'organisation de la participation plurilingue*, Limoges, Lambert-Lucas, 2012 ; Rachele Raus (dir.), *Synergie Italie*, n° 5, *Rencontre des langues et politique linguistique*, 2009 ; Henry Boyer, *Plurilinguisme : contact ou conflit des langues ?*, Paris-Montréal, L'Harmattan, 1997.

nécessaire pour que le texte puisse exprimer en plein sa portée civile. En particulier, nous allons voir comment le récit d'Emmanuel invite les lecteurs francophones à dissocier l'Altérité linguistique belge de l'Autre culturel que celle-là évoque, en évitant d'associer automatiquement les fautes historiques liées à la Shoah sur la base de l'appartenance à un groupe linguistique.

Pour emprunter un terme de Bernard Spee, le bilinguisme de *La Question* deviendrait ainsi l'instrument d'une « po-éthique »⁹ civile visant à soigner les plaies qui, héritage de l'Occupation, compromettent encore la tenue identitaire de la Belgique.

Traductions incomplètes : représenter le bilinguisme

À la sortie de la version filmique de *La Question humaine* réalisée par Nicola Klotz (2007), Emmanuel revient sur son ouvrage en déclarant qu'il représenterait « l'extraordinaire pouvoir d'annulation que porte en soi – dans la langue et dans la pensée – le procédé de réduction technique dans tous les domaines »¹⁰. Le roman s'interrogerait ainsi moins sur les spécificités d'une langue que sur les potentialités du discours au sens élargi, et donc plutôt sur sa nature de langage.

Au lieu de fournir une clé de lecture fidèle du texte, cette déclaration paraît dictée par la nécessité d'adapter le texte à la thèse de Klotz : une identification provocatrice entre l'aliénation d'entreprise et celle d'Auschwitz, une opération que la totalité de la presse ne manque de souligner, qu'elle soit louée ou critiquée âprement¹¹.

⁹ Bernard Spee, « *La Question humaine* de François Emmanuel ou Comment introduire à une po-éthique ? », *Onehope*, « Petites Études littéraires », n° 8, 2015, <https://www.sublimations.be/litterature/fran%C3%A7ois.emmanuel.la-question-humaine.pel8.pdf>. [Dernière consultation : 03/05/2022]

¹⁰ François Emmanuel, « Les hommes et la langue », *Cahiers du cinéma*, n° 626, septembre 2007, p. 210.

¹¹ *Libération* attribue au film, et indirectement au texte, « une thèse violente : le libéralisme contemporain est l'enfant, génétique et généalogique, du nazisme » : Olivier Seguret, « *La Question humaine* se pose là », *Libération*, 19 mai 2007, https://www.liberation.fr/cinema/2007/05/19/la-question-humaine-se-pose-la_93517/. [Dernière consultation : 25/10/2021]. *Le Monde* remarque que, tout en « faisant resurgir l'Histoire dans l'idéologie contemporaine [...] [l]e film dénonce l'inconscience des jeunes conquérants impatientes de jouer et de consommer » : Jean-Luc Douin, « *La Question humaine* : portrait d'un cynique soldat d'entreprise », *Le Monde*, 18 mai 2007, https://www.lemonde.fr/festival-de-cannes/article/2007/05/18/la-question-humaine-portrait-d-un-cynique-soldat-d-entreprise_911937_766360.html. [Dernière consultation : 25/10/2021]. *La Croix* décrit *La Question* comme « [u]n film ambitieux, [...] qui interroge le langage, confronte – de manière presque psychanalytique – une certaine banalité contemporaine à de terribles et insidieuses résurgences de l'Histoire » : Arnaud Schwartz, « Le pouvoir meurtrier de la langue au cœur de *La Question humaine* », *La Croix*, 11 septembre 2007, <https://www.la-croix.com/Culture/Actualite/Le-pouvoir->

Dans le langage filmique, l'identification de l'entreprise avec le camp de concentration s'effectue au fil des images, par correspondances immédiates, en s'appuyant sur un imaginaire de la Shoah considéré comme patrimoine partagé par les spectateurs¹². Songeons aux cheminées des industries évoquant la fumée au-dessus des baraques de Birkenau, ou encore les jeunes *yuppies* dans leurs uniformes élégants, se rasant en rangs comme des prisonniers. Il s'agit d'une opération qui, tout en assignant au public un rôle passif, ne problématise pas la superposition entre deux contextes pourtant lointains, en en faisant l'axe le plus solide de l'œuvre.

Un aperçu rapide de *La Question* d'Emmanuel suggère que le roman s'interroge proprement sur ce que Klotz considère comme l'axiome de son ouvrage. Mathias Jüst, manager de la filiale française d'une industrie allemande, la SC Farb¹³, est atteint d'un délire paranoïaque : il est convaincu que Karl Rose, le président, est un Nazi. Cependant, le responsable des ressources humaines – Simon, narrateur du récit – découvre que la réalité est bien différente. La psychose du manager se manifeste après qu'il a reçu une série de collages, où le vocabulaire français de ses circulaires d'entreprise se superpose aux euphémismes allemands d'un rapport d'extermination des SS, signé par son père. Or, il ne s'agit que d'une machination organisée par un ancien collègue, Arie Neumann. Bien qu'il ait été extrêmement cruel, le père de Jüst n'a jamais organisé de massacres, de même que Neumann n'est pas un orphelin juif ; au contraire, il est le fils d'un médecin d'Auschwitz. Après avoir compris que les identités impliquées dans son enquête sont toutes factices, Simon accepte lui aussi ses origines juives, jusque-là refoulées. Dans une épiphanie finale, les euphémismes techniques des SS se réapproprient l'horreur dont s'entoure la Shoah.

Contrairement à son adaptation à l'écran, dans la version romanesque de *La Question* toute prétendue réflexion universelle sur le langage est confiée à deux langues culturellement et historiquement positionnées, en établissant de la sorte un rapport de consubstantialité entre l'instrument et l'objet d'investigation. De manière plus spécifique, le roman s'articule autour du conflit entre deux langues et deux époques : le présent de l'entreprise s'oppose au passé de la Shoah, tout comme la langue du travail à l'âge adulte, le français, s'oppose à la langue de l'enfance, l'allemand. Cette dernière, associée à la culpabilité historique

[meurtier-de-la-langue-au-coeur-de-la-question-humaine- NG -2007-09-11-526023](#). [Dernière consultation : 25/10/2010]

¹² Voir Libby Saxton, « Horror by Analogy : Paradigmatic Aesthetics in Nicolas Klotz and Elisabeth Perceval's *La Question humaine* », *Yale French Studies*, vol. 118-119, 2010, p. 209-224.

¹³ Le nom évoque la IG Farben, une industrie de gomme située aux bords d'Auschwitz-Birkenau.

de la Shoah¹⁴, ressurgit du passé pour envahir le présent : elle produit une série de court-circuitages entre langues et cultures, amenant les personnages principaux à s'identifier avec les bourreaux ou les victimes qui se cachent parmi leurs parents.

Pour que le bilinguisme puisse jouer un rôle dans la réception de *La Question*, il faut d'abord qu'il soit présent dans le texte. Pour autant, l'engagement interprétatif du lecteur par ce biais est lié moins à la coprésence de deux langues dans le discours qu'aux choix formels de leur représentation.

Lorsqu'il se rend chez Jüst, Simon remarque que l'homme, en état de confusion, commence par « préférer des sons en allemand, [...] puis il [...] se mit à hurler : Genug ! Genug ! »¹⁵. Le terme allophone n'est marqué ni par une intervention du narrateur ni par une variation typographique : pour un lecteur francophone qui ne connaît pas l'allemand, le terme « Genug » demeure incompréhensible.

D'autre part, le narrateur peut, à l'occasion, traduire les délires germanophones de Jüst : « [il] entrouvrit les lèvres et proféra dans le silence : “Schmutz, Schmutz” qui veut dire saleté, souillure, crasse »¹⁶. Encore une fois, aucun signe typographique ne marque la présence de termes allophones dans le discours : comme des particules étrangères et pourtant indifférenciées, la langue de l'Autre pénètre de manière insaisissable dans le discours. En se chargeant de traduire « Schmutz », Simon devient lui-même un médiateur entre Jüst et le lecteur.

Cela nous suggère deux considérations : d'abord, le narrateur comprend l'allemand, contrairement au lecteur implicite ; ensuite, le fait que ses traductions soient limitées à une série de termes spécifiques, suggère que l'opacité de la langue de l'Autre est volontaire et finalisée à jouer un rôle stratégique dans la réception du texte.

Dans la plupart des occurrences allophones de *La Question*, l'allemand est à la fois marqué en gras et traduit dans le discours francophone. Quand Karl Rose demande à Simon d'enquêter sur la santé mentale de Jüst, le CEO lui présente un dossier sur les comportements suspects du manager : « L'écriture nerveuse de Rose (« *À toutes fins utiles* ») couronnait ce document estampillé en allemand : **Direction générale (Hauptdirektion), à ne divulguer sous aucun prétexte** »¹⁷. Simon spécifie que le document est « en allemand » : son titre a donc été

¹⁴ Pour approfondir le sujet des rapports d'association entre langue et culture, voir par exemple Anne-Marie Houdebine, « De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel », *La Linguistique*, vol. 51, n° 1, 2015, p. 3-39.

¹⁵ François Emmanuel, *La Question*, op. cit., p. 30.

¹⁶ *Ibid.*, p. 44-45.

¹⁷ *Ibid.*, p. 18.

traduit pour un public qui n'est pas censé comprendre la langue de l'Autre. Cependant, la traduction de Simon est inusuelle : elle conserve le terme source entre parenthèses et se détache du discours par un usage atypique du gras. Au lieu de recourir à l'italique (qui, dans ce texte, désigne plutôt une écriture intime ou manuelle), la langue étrangère traduite garde son altérité en émergeant du texte, comme pour encourager sa place privilégiée dans la réception du récit.

Le projet plurilinguistique d'Emmanuel commence à s'éclaircir lorsque Simon découvre le rapport des SS relatant un des premiers massacres antisémites en Europe de l'Est. Le texte est « une note secrète de plusieurs pages datée du 5 juin 1942, estampillé **Affaires secrètes de l'État (Geheime Reichssache !)** »¹⁸. Comme dans le cas précédent, le texte traduit se détache du reste du discours par le recours au gras et conserve le titre source entre parenthèses. Des récurrences thématiques – la confidentialité, l'officialité et l'autoritarisme du fragment – suggèrent une continuité entre les deux dossiers. Bien que le lien entre ces documents soit souple, la fonction du bilinguisme commence à se révéler : le lecteur francophone est invité à produire un ensemble de rapports non-linéaires entre deux langues et deux contextes, un réseau de superposition entre le français d'entreprise et l'allemand de la Shoah. Par le biais de la langue de l'Autre, le vocabulaire technique des SS compénètre le lexique de l'entreprise contemporaine, en projetant les horreurs de la Shoah sur les managers de la SC Farb. Dans la prochaine section, nous allons envisager précisément la manière par laquelle Emmanuel accable ses lecteurs à travers le même délire identitaire qui atteint ses personnages.

Le bilinguisme comme pratique de lecture

Lors de sa première rencontre avec Jüst, le narrateur a appris au lecteur que « Schmutz [...] veut dire saleté, souillure, crasse »¹⁹. Le terme demeure dépourvu de toute connotation ; néanmoins, il revient plusieurs pages plus loin, dans le document des SS : « *Les saletés plus épaisses (Schmutz) seront évacuées par la grande ouverture lors du nettoyage* »²⁰. Bien que le sens le plus neutre de « Schmutz » nous ait été à peine dévoilé, voici que le terme apparaît à nouveau dans un autre contexte discursif, avec une fonction radicalement différente : ici « Schmutz » n'est qu'un technicisme euphémique pour indiquer les évacuations des juifs asphyxiés

¹⁸ *Ibid.*, p. 62.

¹⁹ *Ibid.*, p. 44-45.

²⁰ *Ibid.*, p. 64 (italique dans le texte ; sauf autre indication, les normes typographiques respectent celles de l'édition originale du texte).

par le monoxyde carbonique dans les camions. La répétition du terme allophone établit un réseau souterrain entre sa première et sa deuxième récurrence, surchargeant rétrospectivement les mots de Jüst d'une valeur jusque-là inattendue : le traumatisme de la Shoah.

Ce procédé est systématique, de plus en plus fréquent et s'articulant au fur et à mesure que le lectorat avance dans le texte. Le rapport des SS, traduit par Simon, contient nombre de termes en français mais accompagnés de leur équivalent germanophone :

*Ces instructions (**Anweisungen**) ont considérablement augmenté le degré de sécurité [...]. Réduire le nombre de pièces (**Stückzahl**) comme on le faisait jusqu'ici ne serait pas une solution [...] le chargement (**Ladung**) a tendance à se rapprocher de la porte arrière [...]. La cause est que la marchandise chargée (**Ladegut**) se précipite vers la lumière lorsque l'obscurité survient [...]. On a constaté aussi que le bruit (**Lärm**) qui se produit à la fermeture de la porte est lié à l'inquiétude que suscite l'obscurité²¹.*

Au-dessus d'une neutralité apparente, chaque technicisme contient en soi la violence de la Shoah : les « pièces », le « chargement » et « la marchandise » ne seraient que les victimes juives, alors que le « bruit » représente les cris de terreur suscités par le manque d'air.

Or, le lectorat a déjà rencontré d'autres termes allophones dans le cadre, bien différent, des circulaires de Jüst. Lorsqu'il confronte les copies menues et les tapuscrits du *businessman*, le responsable des ressources humaines découvre « l'omission [dans les menues] de certains mots comme **Abänderung** (modification), **Anweisung** (instruction) ou même, à deux reprises, **Betrieb** (fonctionnement) [...] [et, ensuite] un mot intrus illisible, **Reinigung** (nettoyage) ou **Reizung** (excitation) »²². Par rapport à l'extrait précédent, les continuités terminologiques sont rares ; seul « Anweisung » revient dans les deux cadres discursifs, l'un faisant référence à des ordres militaires liés à l'extermination d'innocents, l'autre à des consignes pour l'amélioration de la productivité dans un établissement industriel.

Pour l'instant, nous nous limitons à remarquer que les relations entre langue source et langue cible sont renversées par rapport aux exemples précédents. Les termes allemands, se référant à la prétendue neutralité formelle d'un contexte de travail, se libèrent dans le récit, tout en gardant leur *étrangeté* par le biais du gras. En revanche, cette fois ce sont les correspondants en français qui sont refermés par les parenthèses. Petit à petit, les liens bilingues entre le contexte discursif de la Shoah et de l'entreprise prennent la structure d'un chiasme, d'un renversement et

²¹ *Ibid.*, p. 62-65 (italique dans le texte).

²² *Ibid.*, p. 36-37.

d'une superposition complète, quoique circonscrite – pour l'instant – aux termes « Schmutz » et « Anweisung ».

Néanmoins, l'omission de certains mots de la part de Jüst paraît liée à l'identification entre deux langues et deux contextes spécifiques : victime de collages qui compénètrent son vocabulaire avec celui des SS, le manager refuse l'héritage traumatique de l'identité de son père par le rejet de son langage. Ainsi, l'état de délire dans lequel se trouve Jüst n'est que le résultat d'une machination où, d'une langue à l'autre, on conserve non seulement le sens des mots, mais également leur héritage historique. D'ailleurs, le fait que la signature de Jüst père au bas du document soit en gras nous rappelle que les noms propres sont soumis à la même porosité sémantique, et donc au même risque de superposition fautive, que les vocabulaires techniques²³.

Dans la perspective du lecteur, le procédé d'identification ne peut s'accomplir qu'à travers une troisième récurrence des termes où, revenant sur les notes de Jüst, Simon remarque que « quelques mots [...] affleuraient çà et là dans leur typographie d'origine : *instructions, sécurité, fonctionnement, nettoyage, observation, chargement, bruit, travail de nuit, aménagements, évaluation* »²⁴. Contrairement aux cas précédents, les mêmes mots allemands que le lectorat francophone a appris à reconnaître dans les circulaires de Jüst ou dans les rapports des SS se trouvent ici uniquement en langue cible. Le lecteur est devenu pour ainsi dire bilingue, du moins pour ce qui concerne le vocabulaire technique. Pourtant, il s'agit d'un bilinguisme qui ne tient pas compte du fait que tout terme peut être connoté selon son contexte de production et de réception ; le lecteur expérimente ainsi « un vénéneux passage de la langue maternelle à la langue étrangère »²⁵.

À l'instar du lecteur, Simon aussi perçoit que « certains mots d'un vocabulaire technique pourtant familier se retrouvaient chargés d'une potentialité de sens que l'on ne leur soupçonnait pas »²⁶. Plus aucun procédé explicite n'est nécessaire pour que le lecteur identifie le « bruit » de l'industrie avec le « Lärm » des Juifs ; le « chargement » des produits avec le « Ladung » criant pitié ; le « fonctionnement » de l'industrie avec le « Betrieb » de la machine de mort nazie. Le chiasme des rapports souterrains, préparé par les deux premiers extraits, engage enfin le lecteur à identifier deux contextes énonciatifs sans qu'aucune indication supplémentaire ne lui soit fournie, les technicisms d'industrie et de la Shoah se superposant automatiquement. Laissé seul face à ces termes

²³ *Ibid.*, p. 65.

²⁴ *Ibid.*, p. 70-71 (italique dans le texte).

²⁵ *Ibid.*, p. 73.

²⁶ *Ibid.*, p. 83-84.

traduits dans un français neutre, le lecteur ne peut que recréer les mêmes rapports qu'il a été encouragé à identifier préalablement par la forme du texte. Il expérimente ainsi, par la voie du bilinguisme, la même folie de Jüst : le « travail » d'aujourd'hui s'identifie avec l'« Arbeit » qui se dressait autrefois à l'entrée d'Auschwitz-Birkenau. Ainsi, le bilinguisme finit par représenter un producteur de sens biaisé et dangereux sur le fil d'associations indues : « un jeu sur le nom, un mot pour un autre, une ressemblance, c'est à ce risque-là que peut apparaître le sens »²⁷.

D'orphelins à *Fratres* : la « belgité » du lecteur

Jusque-là, nous avons parlé d'un « lectorat francophone » pour désigner le public d'Emmanuel. Néanmoins, il serait plus correct de parler d'une communauté de lecteurs qui ne comprennent pas l'allemand, quelle que soit leur langue maternelle. En feuilletant la traduction italienne de *La Question humaine*, intitulée *Il quarto musicista*²⁸, toutes les normes typographiques, ainsi que les sections allophones, respectent la version originale du texte, le lectorat italien ignorant l'allemand de même que le public français. L'effet de lecture peut se considérer réussi même en traduction, sauf dans sa version allemande, *Der Wert des Menschen*²⁹. Ici, le texte respecte l'usage du gras mais sans fournir de terme entre parenthèses, la langue cible étant la même que celle des termes allophones. D'ailleurs, le lecteur allemand est à conscience que les euphémismes techniques peuvent se charger d'une connotation tragique selon le contexte auquel ils font référence. Le discours du narrateur renonce ainsi à son pouvoir de médiateur ambigu entre la langue de l'Autre et celle du lectorat ; incapable de produire un réseau de récurrences et de substitutions, le bilinguisme perd son rôle de mauvais maître.

Comment justifier alors la nature éminemment francophone du lectorat d'Emmanuel ? Un indice de la primauté de ce public est décelable dans les adaptations du titre à l'étranger. Si *La Question humaine* suggère un rapport analogique entre les ressources humaines d'entreprise et la « Question juive », plusieurs traductions préfèrent éviter cette convergence sémantique partielle : c'est le cas du *Quarto musicista* italien et du *Quartet* anglais. Dans les deux cas, le titre renonce à la vocation

²⁷ *Ibid.*, p. 91.

²⁸ Voir François Emmanuel, *Il quarto musicista*, trad. Stefania Ricciardi, Milano, San Paolo, 2003.

²⁹ François Emmanuel, *Der Wert des Menschen*, trad. Leopold Federmaier, München, Kunstmann, 2000.

historique et collective de l'original ; en revanche, on privilégie le mobile privé et esthétique d'Arie Neumann pour se venger de Jüst, coupable d'être un musicien médiocre³⁰.

Peut-être, le véritable écart entre le texte original et ses traductions se mesure-t-il moins par la possibilité de reproduire son effet de lecture que d'en transmettre la portée civile au-delà des frontières belges. La véritable valeur de l'hallucination engagée par *La Question* trouve sa pleine résonance seulement lorsqu'elle s'adresse à un lectorat spécifique pour ses coordonnées socio-historiques, outre que linguistiques. Certes, tout public francophone pourrait expérimenter le malaise déclenché par l'amalgame de langues et de contextes discursifs du récit ; cependant, pour saisir la portée politique de cette opération, la connaissance ou l'expérience directe des complexités de la société belge nous paraissent une condition *sine qua non*.

Si le lectorat est censé être victime d'une hallucination verbale au même titre que les personnages, l'identité de ces derniers pourrait peut-être nous aider à éclaircir la connotation culturelle du premier. D'abord, les questions identitaires qui abondent dans *La Question*, qu'elles soient attribuées à soi-même ou aux autres, ne constituent que des distorsions perceptives. Jüst croit que le jeune Karl Rose a été un sympathisant nazi, mais cela n'est qu'un escamotage psychologique pour refouler les traumatismes de sa propre enfance : le rapport d'extermination des SS qu'Arie Neumann présente à Jüst porte la signature du père de ce dernier. La folie du manager le protège de l'identification avec son père, lorsque des vieux documents lui suggèrent qu'il a toujours utilisé, dans sa vie professionnelle, le même langage dont se servait ce dernier pour organiser la mort de centaines d'innocents. Néanmoins, ce procédé d'identification est une pure construction d'Arie, qui engendre de faux souvenirs, une « mémoire palimpseste »³¹ : le père de Jüst a collaboré avec les Nazis, mais il n'a jamais été officier des SS ; les traumatismes qu'il a provoqués à son enfant sont d'ordre familial. Il n'est qu'« un commerçant marqué par la guerre, un être brutal et inflexible qui ne connaissait qu'un seul mot,

³⁰La version anglaise du film s'intitule *Heartbeat Detector*, titre qui insiste moins sur le plan civil que sur le côté intime de l'Altérité, insaisissable dans le cadre inhumain et technocratique de la SC Farb. D'ailleurs, la réception du film par la critique anglophone paraît conforme à celle de la presse française, et divergente des intentions du texte (voir *infra* note 8). Dans *Film Comment*, la pellicule est présentée comme « a response to and comment on the present, the era of neoliberal capitalism, industrial downsizing, and the displaced and disaffected who do, or don't, manage to adjust ». Voir Irina Leimbacher, « The Body Politic », *Film Comment*, mars-avril 2008, <https://www.filmcomment.com/article/the-body-politic-heartbeat-detector/>. [Dernière consultation : 30/10/2021].

³¹ Voir Max Silverman, « Mémoire palimpseste : *La Question humaine*, *Écorces* et *Histoire(s) du cinéma* », *Image [&] Narrative*, vol. 14, n° 2, *Représentations récentes de la Shoah*, 2014, p. 41-50.

Arbeit »³². Bien que le père de Jüst soit lui aussi une victime de l'Histoire, ce sont ses traits domestiques, notamment son obsession pour l'« Arbeit », qui se transforment, sous l'œuvre de distorsion d'Arie, en un crime public.

De la même manière, Arie Neumann refuse d'être le fils d'un médecin de camp de concentration ; il déteste tellement l'héritage historique de sa famille qu'il se déguise en victime de la Shoah. Interrogé sur ses origines juives, « [i]l fit non de la tête. Arie est pourtant un prénom juif. Arie n'est pas le prénom que mon père m'a donné »³³. Au contraire, Simon – dont on ne connaît le prénom qu'à la fin du roman – a refoulé son identité juive, son père ayant été vraisemblablement une victime de la Shoah :

Vous êtes juif ? me demanda-t-il après un silence. Je tressaillis, je m'entendis répondre que mon père était juif mais que la judéité se transmettait, disait-on, par les mères. [...] J'en ressentis une gêne profonde [...] en raison de l'allusion à la judéité qui résonnait encore de ma propre dissimulation³⁴.

Le monde de *La Question* est fondé sur la dissimulation : on attribue à l'autre ou l'on s'attribue soi-même le rôle de boucher ou de victime alors que les enfants des vraies victimes se taisent, supprimant leur héritage traumatique. Personne ne peut gérer les culpabilités historiques de ses propres pères, de les élaborer pour les dépasser. D'ailleurs, les protagonistes de *La Question* sont tous orphelins, leurs parents n'étant plus que des fantômes dont la langue a rendu le présent invivable. Au comble des larmes, interrogé sur son père, Aire a dévoilé certains détails personnels à Simon parce que « c'est toute notre histoire. Quelle histoire, insistai-je, la vôtre ou la mienne ? Il parut ne pas m'entendre »³⁵.

Bien que le terme « histoire » indique ici un récit familial, nous serions tentés d'y apposer un grand H. Les vicissitudes privées et historiques paraissent avoir un rapport de réciprocité, l'opacité des unes engendrant *a fortiori* celle des autres. La « belgité » du lectorat d'Emmanuel réside justement là, dans un rapport symbolique entre les *orphelins* de *La Question* et un pays dont la mémoire de l'Occupation constitue, encore aujourd'hui, une source de fragmentation politique, sociale et civile³⁶ : nonobstant l'innocence des générations actuelles vis-à-

³² François Emmanuel, *La Question*, op. cit., p. 47.

³³ *Ibid.*, p. 97.

³⁴ *Ibid.*, p. 94-95.

³⁵ *Ibid.*, p. 97.

³⁶ Voir, par exemple, Pieter Lagrou, « Victims of Genocide and National Memory : Belgium, France and The Netherlands. 1945-1965 », *Past & Present*, vol. 154, 1997, p. 181-222, et Philippe Mesnard, « La tension des identités mémorielles », *Rue Descartes*, vol. 66, *Changer l'identité ?*, 2009, p. 93-99.

vis des violences de la guerre – leur condition d'*orphelines* par rapport au passé – l'Histoire et les identités de ses actants hantent encore le présent.

Le rapport à l'altérité germanique lors de l'Occupation est loin de constituer un événement circonscrit à un passé lointain. En 2007, *La Belgique docile*³⁷, rapport commissionné au CEGES (Centre d'Études et de Documentation Guerre et Sociétés Contemporaines) par le Sénat belge, s'est efforcé d'éclaircir les véritables rapports des autorités belges – fussent-elles wallonnes, flamandes ou allemandes – face à l'Occupation et à la déportation des Juifs³⁸. La publication du rapport a ouvert un long débat, ranimé d'ailleurs par la publication de *La Shoah en Belgique* d'Insa Meinen³⁹.

La Belgique docile se proposait de produire une synthèse historique de l'Occupation en Belgique, capable de dissoudre les stéréotypes liés à l'Occupation qui, politiquement instrumentalisés par les droites identitaires de Wallonie et des Flandres, risquent encore aujourd'hui de compromettre l'unité du pays⁴⁰. Dans une perspective de divulgation de masse, visant à contrecarrer la diffusion d'infox sur la Mémoire dans les réseaux sociaux, le CEGES vient d'ailleurs de réaliser un site plurilingue, *Belgium WWII*⁴¹, qui raconte l'Occupation dans un langage clair, se basant sur une documentation rigoureuse, une grande quantité de fichiers denses en informations et des outils multi-médias accessibles aux enfants.

Cela dit, nous n'avons aucune prétention de présenter une analyse historico-sociologique de la Belgique, mais plutôt d'en pointer certaines coordonnées pour mieux saisir les spécificités narratologiques de la *Question*. Nous nous limitons à constater que, pour la société belge,

³⁷ Voir Emmanuel Debruyne *et alii*, *La Belgique docile. Les autorités belges et la persécution des Juifs en Belgique durant la Seconde Guerre mondiale*, Bruxelles, Luc Pire, 2007.

³⁸ Cet ouvrage constitue l'apogée d'une prise de conscience progressive dans la communauté académique, qui comprend les travaux de Maxime Steinberg sur la déportation et la résistance des Juifs en Belgique, les rapports de la Commission Buysse I sur la spoliation des biens des déportés et les textes de Lieven Saerens sur la massivité de la persécution à Anvers. Pour un état de l'art à l'époque de la publication de *La Belgique docile*, nous renvoyons à la fiche de lecture de Jean-Philippe Schreiber, « *La Belgique docile. Les paradoxes d'un monument de l'historiographie locale de la Shoah* », *Les Cahiers de la Mémoire contemporaine*, vol. 7, 2006, p. 111-129.

³⁹ Voir Insa Meinen, *La Shoah en Belgique*, Waterloo, Renaissance du livre, 2012 ; *ead.*, « Why the Belgian Perspective Cannot Account for the Holocaust : A Response to Lieven Saerens' Critique of My Book on the Shoah in Belgium », *Journal of Belgian History*, vol. 43, n° 4, 2013, p. 213-230 ; Pieter Lagrou, « De l'histoire du temps présent à l'histoire des autres. Comme une discipline critique devient complaisante », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 128, 2013, p. 101-119.

⁴⁰ Voir Bambi Ceuppens, « Allochthons, Colonizers, and Scroungers : Exclusionary Populism in Belgium », *African Studies Review*, vol. 49, n° 2, 2006, p. 147-186.

⁴¹ Pour en comprendre l'engagement civil dans la contemporanéité et la nécessité de s'adresser à un public le plus élargi possible, nous renvoyons, en particulier, au manifeste du projet : <https://www.belgiumwwii.be/le-projet.html>. [Dernière consultation : 15/10/2021]

l'Occupation constitue encore une blessure, fondée sur la répartition manichéenne des rôles de victimes et de collaborateurs pendant l'Occupation entre, respectivement, les Wallons et des Flamands : les uns *passseurs* et protecteurs des Juifs ; les autres délateurs, prêts à collaborer systématiquement avec les autorités allemandes jusqu'à participer à la vie militaire, dans les cas des communautés des cantons germanophones.

Or, *La Belgique docile* et les études qui l'ont suivie ont présenté un cadre bien plus nuancé, dépassant toute polarisation forcément réductrice : tout en admettant que la communauté wallonne s'est engagée activement dans la protection des déportés et qu'elle compte moins de délateurs actifs par rapport aux communautés flamandes, cela ne doit pas occulter la présence de groupes antisémites et favorables à l'Occupation au sein de la droite wallonne, ainsi que des cas de protection de déportés dans les Flandres. De même, le référendum pour l'annexion des cantons allemands au *Reich* fut certes un succès écrasant des avis favorables, mais il se déroula sous une forte pression, même physique, des envahisseurs aux urnes.

Ainsi, la « belgité » francophone demeure un horizon interprétatif incontournable d'un roman qu'Emmanuel lui-même présente comme « une allégorie »⁴². Les hallucinations identitaires qui tourmentent les personnages de *La Question* seraient une figure du passé qui hante encore les communautés belges, une métaphore des conflits entre mémoires opposées de l'Occupation se reflétant dans le rapport ambigu entre le système plurilingue belge et la langue allemande : opacité pour les Wallons, relative transparence pour les Flamands⁴³, identité pour les communautés germanophones. On pourrait ainsi considérer le texte comme une admonition au lectorat belge francophone à se méfier du pouvoir constructiviste de l'altérité linguistique, quand ce dernier se réduit à véhiculer, de manière monolithique, des préjugés identitaires.

Le lecteur, incapable de discerner entre l'adaptabilité de ses vocabulaires – toujours fluides – et un contexte historique spécifique, expérimente ainsi le pouvoir destructeur de la langue. La seule solution pour dissiper la folie qu'engendre la *trahison des mots* représentée dans le roman réside dans une double prise de conscience : d'abord, dans l'acceptation de l'héritage paternel, aussi traumatisant qu'il puisse être ; ensuite, dans la prise de conscience que, nonobstant l'identité des termes, la langue des pères n'est plus celle des fils.

⁴² Voir François Emmanuel, « Les hommes et la langue », *op. cit.*, p. 210.

⁴³ Les continuités linguistiques entre flamand et allemand nous permettent raisonnablement de postuler un certain degré d'intelligibilité de chacune de deux langues par les membres de l'autre communauté de parlants.

Simon est le seul qui accepte son identité juive, après avoir compris que tous les autres personnages (s')attribuent arbitrairement le rôle de bourreau ou de victime par rapport à une époque qu'ils n'ont jamais vécue et à travers une langue qu'ils n'ont jamais parlée. Ce n'est qu'en assumant le sens historiquement connoté du vocabulaire allophone que la Shoah peut assumer sa pleine valeur et, en même temps, ne plus se répandre, sous forme de psychose, parmi la génération des *orphelins* :

Et quand [...] les premières notes prirent leur essor, je vis ce que je n'avais pas voulu voir, ces images soudain trop nettes de l'ouverture de la porte métallique après le basculement de la traverse, la masse noire des corps, le monceau de cadavres mous, enchevêtrés, **Ladung**, **Ladegut**, [...] un sous-vêtement poisseux, sali par l'urine, le vomi, le sang, la sueur, la bave, **Flüssigkeit**, et l'ensemble de ces corps, **Stücke**, [...] chacun se détachant lentement de la masse avec le déplacement du poids, **Gewichtsverlagerung**, chacun se défaisant peu à peu de l'étreinte humaine d'asphyxie, tel masque grimaçant, telle face bleuie, stuporeuse et sous le **dicker Schmutz**, la merde⁴⁴.

Le « Schmutz » n'est plus une « saleté », mais « la merde » des victimes renfermées dans les camions ; le « Ladung » n'est plus un « chargement », de même que le « Ladegut » n'est plus une « marchandise » : il s'agit en revanche d'une « masse noire de corps, [un] monceau de cadavres nus ». Ce n'est que lorsqu'il accepte sa propre identité que Simon peut dissocier la langue de l'Autre, qui n'a fondamentalement pas varié entre les années quarante et aujourd'hui, et les horreurs dont sa famille a vraisemblablement été la victime. Accepter l'horreur de la Shoah par le biais de son héritage identitaire implique en même temps une prise de distance de la part de Simon par rapport à cette même horreur. Tout en accueillant la dimension humaine de cette tragédie, la Shoah devient également autre par rapport à Simon et aux prétendus bourreaux de Jüst.

La prise de conscience de Simon calquerait alors celle d'un lecteur belge francophone qui, en scindant l'histoire du Pays de l'opacité vis-à-vis de l'altérité, devient capable de regarder ses concitoyens néerlandophones et germanophones sans que sur leur identité linguistique ne pèse un héritage historique dont ils ne sont pas responsables.

D'ailleurs, l'épiphanie de Simon se déroule sous les notes de *Fratres* d'Arvo Pärt, l'un des deux mots allophones brisant l'opposition binaire entre le français et l'allemand dans le texte. Cependant, la « fraternité » évoquée par le titre de la composition s'associe à l'épiphanie de Simon moins par correspondance que par antinomie. Si les communautés belges sont liées par une sorte de fraternité, elle ne se situe pas dans une *lingua*

⁴⁴ François Emmanuel, *La Question*, *op. cit.*, p. 103-104.

franca et morte, un espace linguistique commun et pourtant stérile, qu'aucun des trois « frères » ne saurait adopter. Leur fraternité réside plutôt dans la conscience d'être tous les trois accablés par la même douleur, celle d'une incompréhension mutuelle, l'identité des pères adhérant à celle des fils par le biais de langues. Le Mal qui les unit et qui les divise est la conscience d'une dissonance réciproque, « neufs violons en discorde, trois notes stridentes. *Fratres. Noir* »⁴⁵. La fraternité des communautés belges (symbolisées par ces « trois notes stridentes ») résiderait dans le partage d'une discorde mutuelle vis-à-vis de l'Autre, un écart mémoriel et identitaire fondé sur le renversement et l'appropriation impropre de rôles historiques.

D'autre part, l'espace de la fraternité est également un terrain flou entre le soi et l'altérité, un miroir où l'on perçoit la différence tout en étant conscient du lien de communion avec notre prochain : la conscience que le soi et l'Autre peuvent se confondre, les frontières entre ces deux pôles devenant enfin indiscernables.

En guise de conclusion : *Pavor* ou franchir le bilinguisme

Le processus de réconciliation et de dépassement du traumatisme se déroule sur le fil du bilinguisme. Néanmoins, dans quelle langue faut-il que le pouvoir thérapeutique de la parole se manifeste, pour que les blessures historiques belges soient pansées ?

Or, le mot « *fratres* » n'est pas le seul à briser le bilinguisme du texte. Lorsqu'il découvre les documents nazis de Jüst, Simon raconte : « [i]l y a en moi de la terreur, ce mot latin de *pavor*, lorsqu'il me faut décrire les cinq lettres qu'il avait gardées dans son coffre »⁴⁶. Dans l'espace partagé de la latinité, le rapport fraternel est marqué à la fois par la terreur d'apprendre que l'Autre est un ennemi et l'illusion de se découvrir bourreau.

Comme cela est suggéré par la version allemande du texte, pour franchir l'espace fraternel du *pavor* il faut apprendre la langue d'autrui, en annihilant l'effet hallucinatoire produit par la médiation du narrateur bilingue entre le lecteur francophone et l'altérité linguistique. Nous devenons capables de dissocier le vocabulaire d'un contexte particulier seulement si nous maîtrisons la langue de l'Autre, de sorte à ne plus réduire l'altérité à un monolithe enraciné dans l'histoire de l'Occupation.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 105 (italique dans le texte).

⁴⁶ *Ibid.*, p. 60-61.

Le texte de François Emmanuel ne constitue pas une simple admonition pour la communauté wallonne, invitant celle-ci à se méfier du pouvoir de la langue dans l'établissement biaisé de l'Autre biaisé. L'identité linguistique peut être aussi fragile et trompeuse que l'altérité : d'après « certain *idées reçues* that Walloons and Bruxellois have internalized about their own language [...], Belgian Francophones accept that they do not handle French with the fluency (*fluidité verbale*) of the French, and that their vocabulary is not as rich and their syntax not as complex »⁴⁷. Ainsi, le *pavor* dont nous parle Emmanuel se dédouble : peur de l'Autre et de soi-même, au moment de la prise de conscience que toute identité est factice, instable ; que chaque langue est une construction collective qui peut être apprise sans pourtant garantir un sens d'adhésion identitaire totale à ses parlants, un sens dérangeant parlants, un sens dérangeant d'*Unheimlich* qui demeure la dernière défense contre toute identification induite.

Même si *in nuce*, *La Question humaine* contient en soi les germes d'un projet civil qui dépasse la constatation de la *dissonance* entre les communautés belges. Tout en étant conscient de l'instabilité de la langue apprise, un lecteur bilingue pourrait bien envisager la polysémie des technicisms allophones dans le texte, en compromettant l'expérience hallucinatoire que le texte impose au public francophone. En d'autres termes, Emmanuel se propose de perturber un lecteur francophone (réel) lorsqu'il envisage, en même temps, un lecteur idéal qui soit au moins bilingue, et donc capable d'anéantir le chaos linguistique programmé par le texte.

Dans cette perspective, *La Question* a été capable d'incarner avant l'heure le débat récent sur la constitution d'un système scolaire bilingue en Belgique⁴⁸. Cette proposition a pourtant avéré que la vocation à l'enseignement conjoint en français et en néerlandais ou en allemand n'est pas uniforme sur le territoire belge. Si les communautés des Flandres et des cantons allemands paraissent déjà s'approcher d'un tel but, ce modèle semble peiner à s'imposer en Wallonie. Selon les données Eurostat 2016, 37% seulement des Belges étudient une seconde langue à l'école primaire, alors que parmi les germanophones le pourcentage d'élèves apprenant le français monte quasiment à la totalité (98%, selon *Grenz-Echo*). En 2019, moins de 9% des jeunes scolarisés en Wallonie estimaient pouvoir

⁴⁷ Clyde Thogmartin, « Belgium, Switzerland, and Luxembourg », *op. cit.*, p. 1122 (italique dans le texte).

⁴⁸ La question, envisagée et rejetée au début des années 2000, n'a été reprise en considération que dans ces dernières années.

s'exprimer en néerlandais ou en allemand⁴⁹, alors que, déjà en 2018, étaient en place les premières classes bilingues dans les Flandres⁵⁰. La création d'écoles et de classes plurilingues en région bruxelloise est en débat au parlement depuis 2019, mais l'urgence sanitaire liée à la pandémie semble avoir ralenti l'avancement des travaux⁵¹.

Ainsi, lorsqu'il met en scène – et fait expérimenter à son public – l'échec du monolinguisme francophone en Belgique, Emmanuel envisage un nouveau lectorat plurilingue, capable d'aller au-delà des cauchemars linguistiques et identitaires que l'auteur représente dans son texte. *La Question* paraît donc appeler de tous ses vœux moins une Belgique plurilingue – où l'altérité monolithique demeure une source d'incompréhensions et de tensions sociales – que des Belges plurilingues, capables de vivre l'espace poreux de la fraternité sans la terreur engendrée par l'incompréhension.

Michele Morselli
(Université de Bologne)

⁴⁹ Voir Dorian Féron, « L'intérêt pour le néerlandais n'est pas aussi évident que tartine et boterham », *L'Écho*, 27 septembre 2019, <https://www.lecho.be/opinions/carte-blanche/l-interet-pour-le-neerlandais-n-est-pas-aussi-evident-que-tartine-et-boterham/10166242.html>. [Dernière consultation : 30/10/2021]

⁵⁰ Voir Giulia de Meulemeester, « Flandre : une école et des classes bilingues français-néerlandais à l'étude sur le territoire », *La Voix du Nord*, 1^{er} Avril 2018, <https://www.lavoixdunord.fr/349024/article/2018-04-01/une-ecole-et-des-classes-bilingues-francais-neerlandais-l-etude-sur-le>. [Dernière consultation : 30/10/2021]

⁵¹ Voir M. G., « Une école bilingue à Bruxelles, est-ce réalisable ? », *BX1. Médias de Bruxelles*, 10 mai 2019, <https://bx1.be/categories/news/une-ecole-bilingue-a-bruxelles-est-ce-realizable-on-en-debat-dans-m/>. [Dernière consultation : 30/10/2021]